L'Enterrement de Nirna.

Dans les montagnes noires.

Des bohémiens ont trouvé un gîte chez le meunier Martin. Le moulin a été attaqué par les ennemis du meunier qui voulaient enlever sa fille, Marie-Anne La petite bohémienne a été tuée par les agresseurs.

Cette double tentative d'assassinat et d'enlèvement devait longtemps passionner les habitants de la plaine et de la montagne, qui témoignèrent d'une réprobation unanime, pour les auteurs mystérieux du crime. Mystérieux ? On savait bien à quoi s'en tenir à Saint-Genès-la-Teilhade, et l'alibi invoqué par le sorcier qui avait prouvé par le dire de deux témoins son séjour, la nuit du crime, dans un village de la Lure, situé à trois jours de marche de la Clairière-du-Roc, cet alibi faisait sourire de pitié ceux qui connaissaient le père Dayat et la fertilité de son cerveau en ruses de toutes sortes.

D'ailleurs, son fils, Joseph Dayat, avait disparu de la contrée et l'on racontait qu'il avait été blessé, et par conséquent, obligé de se cacher tandis que le sorcier affirmait qu'il était parti pour Paris, huit jours avant le drame. Quant aux autres complices, on n'osait donner des noms ; mais on affirmait qu'en arrêtant le chef, on arriverait à les connaître.

Deux jours après cette nuit terrible, un long cortège sortit un matin de la cour du Moulin Vert et se dirigea vers l'église de Saint-Genès-la-Teilhade, une modeste église, courtaude, trapue et solide à défier la foudre et les siècles.

Derrière un prêtre, deux hommes portaient un petit cercueil tout couvert de roses blanches et de lys.

Des théories de fillettes s'allongeaient sur la route, suivies de la population entière. Aubignat, Bondon, Tribouillet, Chalas, Prunevielle, Tranquille, etc., avec leurs dames.

On accompagnait l'infortunée Nirna à sa demeure dernière. Les circonstances tragiques dans lesquelles la courageuse Nirna trouva la mort restaient présentes à l'esprit de chacun et on l'honorait comme une fillette du pays.

On eut quelques difficultés à vaincre les résistances des bohémiens qui ne voulaient pas d'un enterrement religieux ; mais ils avaient cédé à la condition qu'on enterrât leur enfant aimée à un endroit des Bois-Noirs choisi par eux. Le curé avait accédé à leur desir après en avoir référé à l'évêché de Clermont.

Après l'office, la funèbre procession tendit ses anneaux humains à travers les champs de vigne et de blé doré, à travers les hautes prairies, et pénétra enfin dans les Bois-Noirs.

Dans son lit, Marie-Anne, veillée par Catherine et la mère Painlong, la femme du coutelier, entendit la cloche de Saint-Genès qui pleurait une vie. Quoiqu'on lui eût soigneusement caché la vérité, une grande mélancolie la domina, elle, si près de la mort, et guettée encore par la folie, et elle se mit à pleurer doucement, doucement des larmes douloureuses, sans savoir pourquoi.

Mais l'enterrement approchait de la halte dernière. Haut, dans les Montagnes-Noires, au pied d'un gigantesque rocher, une fosse avait été creusée près de la source qui, plus bas, passait au Moulin Vert.

Trois bouleaux abaissaient leurs grappes de fine guipure sur un fond d'énormes sapins qui frôlaient le roc. La terre, rejetée sur les bords du trou, souillait une mousse magnifique crevée par quelques œillets sauvages et des plants de digitales dont les fleurs semblaient saigner.

Et dans cette terre humide et froide où pourrissaient les feuilles, le petit cercueil descendit et fut enterré sous les pelletées d'humus et de latin.

Des sanglots coururent parmi les assistants, tandis que les fillettes nasillaient des prières.

L'on planta sur la tombe une croix où la mère avait fait inscrire ces mots :

NIRNA

" Douze ans"

" Bohémienne "

Elle aimait cueillir les bleuets dans les blés, et les violettes dans les bois. Mais les sapins qui entouraient de leurs racines ce corps d'enfant emprisonné en sa boîte de bois, avaient un grave murmure et se chuchotaient de branches en branches les pensées de leur sagesse séculaire : "Heureuse enfant, l'infinie amertume de connaître la vie te sera épargnée."

Alors Bournichon se pencha à l'oreille de Prunevieille et dit :

—Il fait soif.

Et le garde champêtre opina du bicorne.

La cérémonie était terminée.

Tandis que le juge d'instruction ordonnait enquête sur enquête, les bohémiens émigrèrent sur la Durolle, au-dessus de Thiers.

On les vit les uns et les autres rôder dans les Montagnes-Noires. Les gens, terrorisés par le crime du Moulin Vert, se cachaient à leur approche.

Au bout d'un mois, ils disparurent. Et puis un jour, entre chien et loup, Riverolle, qui descendait de Lézable et suivait le cours de la source maigrelette, vit un pendu qui se balançait gentiment à une grosse branche d'un des bouleaux qui ombrageaient la tombe de la petite Nirna.

Ce pendu, c'était Joseph Dayat.

Les commères expliquèrent que le fils du sorcier s'était suicidé pour échapper aux remords. Car c'était bien lui qui, en fuyant, avait tiré sur l'enfant au tambour.

Mais il y a de par les routes de France une jeune bohémienne, la sœur de Nirna, qui vend de la corde de pendu.

Si vous la rencontrez, achetez en. Elle est vraie.

Le père Dayat avait compté sans l'astuce et l'audace des bohémiens, lorsqu'il avait donné pour refuge à son fils blessé d'un coup de hache à l'épaule pendant l'attaque du moulin une grotte découverte par lui à un kilomètre de la clairière du Roc.

Les monts Dôme offrent aux touristes beaucoup de ces cavités naturelles, et tous les Clermontois et baigneurs de Royat ont visité celles de Clierzou, que certains disent être des carrières souterraines.

Les Bois-Noirs, par contre, en possèdent assez peu, et le sorcier s'était bien gardé de signaler celle qu'un heureux hasard lui avait montrée dans l'espoir de s'en servir peut-être comme cachette inviolable.

L'entrée en était dissimulée par des broussailles et des branches de pin. Etroite dès l'abord, elle s'élargissait jusqu'à former une vaste salle où suintait un filet d'eau ; deux vastes recoins pouvaient servir d'alcôve. Demeure confortable en somme, surtout pour ceux qui ne redoutaient pas les menées souterraines.

Joseph Dayrat y aurait vécu fort heureux, grâce à son père qui, chaque nuit, lui apportait des provisions, si les bohémiens, à la suite de patientes investigations et de longs efforts, n'avaient déniché sa retraite et vengé leur fille préférée en pendant le misérable, pris par le cou comme une grive dans un collet.

La mort violente de son fils avait porté au sorcier un coup sensible. Il comprit alors que les êtres haineux et malfaisants n'étaient pas seulement punis dans les feuilletons et dans les mélodrames, mais que la vie offrait aussi de justes retours. Cette constatation le fit écumer de fureur et sa rage n'en devint que plus terrible contre les propriétaires du Moulin-Vert.

Il n'est d'ailleurs pas superflu de remarquer que si l'adversité ennoblit ceux qui ont quelque élévation dans le caractère, elle ne fait qu'abaisser encore et enfoncer davantage dans la bassesse et la honte ceux qui sont vils de leur nature.

Enfermé dans sa maison comme dans une tanière, il examina minutieusement les moyens de vengeance les plus certains, les plus horribles et se décida même à négliger ses intérêts, la culture de ses champs, tant qu'il ne serait pas débarrassé de maître Martin et de ses enfants.

Il commença par faire l'acquisition de deux gros chiens, féroces à souhait, pour sa sécurité personnelle, puis prépara incontinent l'exécution de ses sinistres projets.

Le meunier avait à Noirétable, chef-lieu de canton de la Loire, et gros bourg de 2,000 habitants, assis dans un col des Bois-Noirs, un parent, un veuf, sacristain de la vieille église, que les touristes connaissent bien.

Le sorcier imagina d'envoyer une lettre qui appelait maître Martin auprès de son parent, soi disant très malade.

Quand le meunier reçut cette missive, il ne se douta pas un instant qu'elle pût être fausse, et comme il se trouvait souffrant ce jour-là, il pria son gendre de s'y rendre à sa place.

Le sacristain fut stupéfait de voir le jeune homme et plus encore d'apprendre qu'on s'était servi de son nom dans l'espoir d'attirer le meunier à Noirétable.

Et comme il passait devant son coiffeur qui le regarda par hasard en souriant d'un sourire qui s'efforçait de paraître intelligent, le digne homme conclut qu'il fallait voir dans cette machination la main du Figaro, et dès qu'il eut franchi l'huis de sa propre demeure, il entra dans une colère bleue— qui est, assure-t on, la variété la plus mauvaise de toutes les colères—jura que son courroux s'appesantirait sur cet être narquois et que, en fin de compte, il ne mettrait plus les pieds chez lui.

Ce qui d'ailleurs n'empêcha pas l'estimable sacristian de donner l'exemple d'un bon appétit. Après un excellent dîner, où il fit honneur au beurre du pays et aux fourmes d'Ambert, Jean Clazeire prit congé de son amphitryon et quitta Noirétable, paresseusement endormi au milieu de ses prés et de ses bois.

Il était à bicyclette et voulait revenir en suivant la vallée de la Durolle par Chambreloche et Thiers.

La route s'amusait à faire mille lacets et semblait jouer à cache-cache avec le chemin de fer et la rivière.

A petite vitesse sur la pente rapide, il voyait fuir au-dessus de lui les cimes des monts et, plus près, des rochers abrupts et des massifs d'arbres. Il n'avait guère le loisir d'admirer les sites qu'il traversait, vraiment féeriques sous la clarté lunaire, devant toujours serrer le frein de sa machine ou mettre le pied sur la roue d'avant.

D'ailleurs, la moindre distraction lui eût été fatale.

Jean Clazeire se fatiguait, quand il se rappela un moyen ingénieux qu'emploient nombre de bicyclistes en montagne. Il sauta à terre, brisa une grosse branche d'arbre, la fixa à l'arrière de sa selle et repartit. La branche traînant sur le sol et s'accrochant aux mille aspérités fit office de frein.

Bientôt un souffle plus frais humecta son visage et il pénétra au milieu de brumes qui remontaient la vallée et s'étiraient comme de fantastiques fantômes

Puis il aperçut, trop tard pour l'éviter, une corde tendue devant lui, subit un choc brutal et, faisant un bond involontaire, fut précipité dans le vide.

A cet endroit, la route, en corniche, dominait un précipice profond dont les bords escarpés se hérissaient de roes aigus.

C'était donc pour le bicycliste la mort infaillible, à moins d'un miracle—et les miracles sont rares, quoiqu'on n'en puisse nier l'existence—il devait s'écraser et succomber d'une manière affreuse, les membres pantelants, la tête fracassée.

Aussi le père Dayat eut-il un ricanement de joie féroce en voyant le jeune homme lancé dans l'abîme, et il se dressa derrière un buisson qui lui avait servi de cachette, jeta un coup d'œil rapide sur la route déserte, et comme aucun bruit ne venait jusqu'à lui, il reprit, à travers la forêt, la direction de la clairière du Roc.

La joie marchait avec lui, cette joie malsaine que donne au criminel la réussite de son odieux forfait.

Quant à l'infortuné Jean Clazeire, il avait compris qu'il était irrémédiablement perdu, et la sensation de la mort l'avait fait frémir. Cette sensation, que nous devons tous éprouver, précède le déchirement final qui arrache la vie de notre cœur.

Mais il est des vivants, ou mieux des survivants, qui l'ont ressentie, qui l'ont connue, ceux, par exemple, qu'un grave accident a mis aux portes de l'autre monde.

Ce fut d'ailleurs très bref : la vision d'un énorme creux béant, la conscience que tout était fini à jamais et qu'il tombait dans le grand mystère de l'au-delà, la certitude que toute révolte était inutile, toute résistance au sort impossible et qu'il se trouvait le jouet d'une volonté supérieure, infiniment puissante.

Puis un heurt sur son front, ses mains se crispèrent inconsciemment, et quelques instants il resta ainsi dans un hébêtement absolu Peu à peu, le sentiment de sa sensibilité lui revint.

Il ne savait d'ailleurs pas encore où il était, ni s'il rêvait, ni s'il s'éveillait dans la région des morts.

Quelque chose, de l'eau, peut-être, coulait sur ses joues.

Des branches lui égratignaient le visage. Il comprit enfin.

Il se trouvait dans un arbre, sa tête avait frappé le tronc et saignait.

Loin, au-dessous de lui, la Durolle cascadait et grondait et il était suspendu au-dessus du précipice ténébreux où nageaient des lambeaux de brumes.

Un hasard extraordinairement heureux lui avait sauvé l'existence en le lançant dans le seul arbre, un frêne qui poussait ses branches, jusqu'à la hauteur de la route et ses racines dans les rochers du gouffre.

Avec précaution, il se laissa glisser jusqu'à terre et, se sentant très faible, il s'assit.

Sa blessure le brûlait et l'air papillotait devant ses yeux.

Jean Clazeire fit un effort et repartit, mais à pied, puisque sa bécane reposait en morceaux au fond du gouffre, vers la Durolle.

Il se traîna assez péniblement jusqu'à la première maison, une coutellerie, dont les habitants le réconfortèrent avec leurs soins attentifs.

Un hasard l'avait sauvé. Peut-être l'âme de la petite bohémienne, errante dans la montagne.

PAULETTE.

LA VIE D'ARTISTE.

I

Tout ce que Paris compte d'élégants et de mondaines accourait, chaque soir, au " Jardin d'Eté," pour admirer, dans l'apothéose de sa gloire, Salvatori, l'illustre tireur italien.

Et, de fait, Salvatori justifiait pleinement, par son adresse surprenante, l'engouement qu'il avait inspiré aux Parisiens.

Il fallait le voir, grand, bien pris dans sa taille, merveilleusement beau dans son costume ajusté, lancer en l'air les boules de verre et de porcelaine et les briser au vol d'un coup de carabine. — Et jamais un faux mouvement, jamais un geste disgracieux. Sans paraître prendre la peine de viser, comme au hasard, il pressait la détente, et que les boules fussent au centre, au ras des planches à droite et à gauche, devant, derrière, il n'en manquait aucune. — Il perçait le fond d'une bouteille en faisant passer la balle par le goulot, ou bien trouait une carte juste à l'endroit désigné, ou bien encore cueillait des roses en les coupant net à la tige.

Dans ses nombreuses tournées à travers le monde, Salvatori menait avec lui un jeune garçon nommé Peppo. Ce garçon ramassait les boules brisées, plaçait les objets aux endroits voulus, et, devant le public, tenait les bouteilles et les cartes que Salvatori devait atteindre.

Au demeurant, Peppo remplissait là une fonction assez dangereuse et qui, au moindre faux mouvement de Salvatori, pouvait lui coûter la vie.

Plusieurs fois déjà, les comparses du théâtre avec lesquels il causait durant les entr'actes lui avaient exprimé leur étonnement à ce sujet.

—Il faut qu'il te paye bien grassement ou que tu aies en lui une confiance illimitée.

—Bah ! répondait Peppo, la balle qui doit me tuer n'est pas encore fondue.... et jamais le patron n'a visé de travers.

Les autres, néanmoins, hochaient la tête en signe de doute, et les danseuses du ballet des " Crevettes, " qui terminait le spectacle, n'avaient pas l'air non plus bien convaincues. Seule, la petite Paulette, première marcheuse engagée à trois francs par soirée, semblait partager la confiance de Peppo :

—Oh ! moi.... avec M. Salvatori, je n'aurais peur de rien, disait-elle.

Et les petites camarades de répliquer :

—Tiens ! c'est malin.... tu es amoureuse de Salvatori, toi !....

II

Ce soir mardi, le prince de Galles se rendra au Jardin d'Eté, où il a fait retenir une avant-scène ; nul doute que Salvatori, le grand tireur, ne se surpasse cette fois pour faire honneur au royal spectateur.

La salle était bondée. Un public trié sur le volet. Stirler, le directeur, en attendant l'heure de la représentation, arpentait la scène.

—Belle soirée, mes mignonnes, belle soirée, disait-il aux petites danseuses qu'il rencontrait sur son passage. Tâchons de nous dégourdir un peu, hein ! de jouer des jambes.... Songez que, du haut de sa loge, une Altesse vous contemple.... Et vous là, l'équilibriste, du sang froid..... Et vous là-bas, le chanteur.... du creux, que diable ! du creux ! On vient pour Salvatori, c'est vrai... mais je ne veux pas qu'on dise que, en dehors de lui, je n'ai que des pannes.... Allons, commençons !

La toile se leva, et le directeur, pendant la première partie du spectacle, resta dans son cabinet.

Il était là depuis vingt minutes environ, quand la porte s'ouvrit violemment et Salvatori entra :

—Nous sommes perdus !

—Hein ? quoi ? qu'est ce qu'il y a ?

—Il y a que je viens de rencontrer Peppo ivre-mort.

—Comment faire ?

—Personne ne voudra le remplacer....

—Attendez.... voyons toujours.....

Et le directeur sortit, entraînant Salvatori derrière lui.

—Tout le personnel au foyer des artistes ! cria-t-il au régisseur.

Cinq minutes après, chanteurs et chanteuses, gymnastes et jongleurs, danseurs et danseuses, étaient réunis dans la grande salle attenante à la scène.

Stirler entra avec Salvatori. Il tira un papier bleu de son portefeuille et l'agitant en l'air :

—Peppo, qui aide d'habitude Salvatori dans ses exercices, ne peut venir ce soir. Ce billet de cinq cents francs à qui veut le remplacer.

Il y eut comme un mouvement dans cette foule barioléc. Quelques mains se tendirent comme attirées malgré elles par la tentation de l'argent ; mais elles rentrèrent vite dans le rang, et, somme toute, personne ne broncha.

Stirler tira un second billet.

—Mille francs !

Silence complet.

Le directeur comprit alors qu'il était inutile de surenchérir. L'importance de la somme n'y ferait rien. On avait peur.

Il remit son argent dans sa poche et s'apprêtait à tourner les talons, quand une petite danseuse, écartant ses camarades derrière lesquelles elle disparaissait, s'avança timidement :

—Si vous voulez, mousieur Stirler, j'aiderai M. Salvatori....

—Toi.... Paulette.

—Oui, monsieur Stirler....

Tout le monde s'était rapproché, et l'on regardait l'enfant.

Ce n'était qu'une enfant, en effet.... Dix-sept ans à peine.... admirablement jolie sous ses cheveux blonds frisés et son costume rose de " crevette. " — Avec sa jupe rose également et ses souliers roses aussi, elle ressemblait à ces mignonnes poupées de biscuit qu'on voit à l'étalage des marchands de jouets.

—Tiens ma fille..... voilà les mille francs.

—Merci..... monsieur Stirler.... J'aide M. Salvatori..... parce que ça m'amuse....

—Ça t'amuse..... Alors c'est différent.... c'est ton affaire, répondit Stirler.... enchanté de se tirer d'embarras sans bourse délier.

Et il s'éloigna pendant que Salvatori conduisait Paulette derrière un portant..... pour lui donner quelques instructions indispensables.

.....

—Alors tu as bien compris, tu jettes en l'air les boules que je dois briser. —Tu prends une carte entre le pouce et l'index..... bien délicatement, en fermant les autres doigts..... tu étends le bras..... et je tire..... — Tu prends une rose..... tu en places la tige entre tes dents.... tu te tiens de profil.... immobile.. et tu attends.... Le coup part et la rose tombe. — Pas de danger .... je suis sûr de moi, — Voilà.... Maintenant tu en sais autant que Peppo..... le tout est d'avoir du courage..... Tu ne trembleras pas, au moins ?

—Oh ! non, mais....

—Mais quoi ?

Paulette baissa les yeux.... et, rougissante :

—Au dernier moment, je vous en prie, ne me regardez pas en face....

L'autre sourit.... Il commençait à deviner la vérité....

—Pourquoi cela, ma petite ?..

—J'aurais peut d'avoir l'air d'avoir peur.

—Bon.... je ne te regarderai pas.... Mais réponds-moi..... mon enfant.... Pourquoi as-tu refusé les mille francs que t'offrait Stirler ?..... Tu es donc bien riche ?

—Oh ! non.... monsieur Salvatori ! au contraire.... mais....

—Je ne comprends pas....

Paulette rougit encore, et tout bas.... comme se parlant a elle même :

—Ce n'est pas difficile à comprendre pourtant....

Salvatori comprit alors..... Mais le régisseur cria :

—En scène ! en scène ! le rideau est levé.

Et force fut au tireur d'abandonner la conversation.

III

Ce fut un succès monstre. Jamais Salvatori n'avait déployé dans son tir tant de brio, ni fait preuve de plus de décision. La presse, le lendemain, le loua sans réserve et célébra aussi la beauté et le sang-froid de la fillette qui, au dernier moment..... " et au pied levé, " avait consenti à doubler Peppo.

Le tireur, lui, se rendait bien compte que la présence de Paulette à ses côtés augmentait et affermissait son succès. Cette présence, double attrait fait de grâce féminine et de mystère, flattait l'œil du public et excitait sa curiosité.

Salvatori s'était vite renseigné. Paulette était une très honnête, fille, entrée naïve et inconsciente dans ce monde bizarre, avec l'unique préoccupation de soutenir sa mère. D'autre part, il n'avait pu s'empêcher d'être vivement troublé de la preuve de.... confiance qu'elle lui avait donnée. Et, comme elle était délicieuse, et comme il se croyait certain de trouver difficilement une femme plus dévouée et plus aimante.... il épousa.

Ce fut le rêve pour Paulette. Salvatori était son idéal, son dieu. Sa joie unique avait été, autrefois, de l'approcher, de lui parler. Un mot.... un regard de lui.... et elle emportait du bonheur pour toute sa journée du lendemain. Quand l'occasion vint, qui lui permit de prendre la place de Peppo, elle n'avait mis là aucun calcul.... aucun intérêt..... Un remerciement, un sourire affectueux de Salvatori.... et elle se fût jugée suffisamment payée.... Aussi, quand l'autre lui offrit de l'épouser.... elle pensa mourir sur le coup.

Mais si la joie fait peur, elle ne tue pas.....

Aujourd'hui, Paulette est bien et dûment mariée et elle accompagne son mari dans ses promenades à travers les capitales.

Elle a pour lui la plus fervente adoration. Il l'adore aussi, d'ailleurs : c'est bien le couple le plus charmant qu'on puisse voir.

IV

Quand on gravit jusqu'au haut la côte du bonheur.... hélas ! il faut souvent redescendre par l'autre versant. Paulette avait été trop heureuse.... et, après deux années de joie sans mélange et d'amour partagé, elle devait sentir encore plus cruellement les atteintes de la douleur.

Salvatori continuait bien, comme par le passé, à se montrer attentionné vis-à-vis de sa femme..... Il se rendait à ses désirs....., il les devançait même parfois.... mais " ce n'était plus ça...." et Paulette sentait bien maintenant qu'elle n'était plus la maîtresse du cœur de son mari... Correspondances surprises..... silhouettes entrevues..... absences fréquentes de l'époux.... une femme a vite fait de voir que son règne a cessé.

Paulette était innocente. Elle n'avait pas étudié le monde autour d'elle. Elle ne raisonna pas. L'idée ne lui vint pas de la révolte non plus que celle de la résignation. Elle ne se disait pas :

—Attendons !..... Il me reviendra..... J'aurai encore de beaux jours.

Elle n'essaya même pas de le reprendre.

Pas de soupirs..... pas de pleurs.... pas de coquetteries... Rien.

Elle restait, tout le jour durant, enfoncée dans un fauteuil..... seule..... immobile..... égarée.... pauvre oiseau à qui l'on a coupé les ailes et qui s'étonne encore de ne pouvoir plus approcher du ciel.

Elle pensait :

—Il m'a aimée..... j'ai eu, pendant deux ans, son cœur.... son âme ... sa vie.... Hélas ! le bonheur est bien court en ce monde. Tout est fini aujourd'hui .... Alors, si tout est fini, qu'est-ce que je fais encore sur la terre ?

Elle ne lui en voulait pas, à lui.

Il s'était déjà montré assez bon en consentant à descendre jusqu'à elle.... Il n'avait pas eu assez de patience, voilà tout....

Elle ne nourrissait de haine contre aucune autre, du reste.... Oh ! certes, elle eût souhaité pouvoir prendre les choses avec plus de philosophie, — mais c'était plus fort qu'elle.... Elle souffrait trop.

Deux ans de bonheur complet! C'était si simple de s'en tenir là.... mais son cœur ne pouvait se résigner à un tel abandon, à une telle solitude..... Elle ne pouvait !

.....

Après deux ans d'absence, Salvatori est revenu au " Jardin d'Eté. " Une salle superbe. Toute la presse. Une vraie première.... Salvatori entre en scène suivi de Paulette.

Les exercices commencent.

Paulette lance en l'air les boules que Salvatori troue à son gré.

Puis, le tour des rubans..... et le tour de la cible ..... et le tour de la bouteille....

On a applaudi à tout rompre.— Reste encore le tour de la rose .... le dernier. Paulette va prendre une rose dans un panier posé sur un guéridon ; elle redescend au milieu de la scène.... elle salue les spectateurs, elle place la tige de la rose entre ses dents.... une tige si courte.... que le public frissonne à la pensée du danger qu'elle va courir..... Elle regarde un instant l'avant-scène de droit où trône une femme qui sourit au tireur.... elle jette un dernier coup d'œil à Salvatori qui vient de répondre à ce sourire. Elle esquisse un geste vague et incomplet, comme un appel mystique ou un signe de croix..... puis elle se place de profil.... se tient droite, immobile..... et, au dernier moment, incline sensiblement la tête.

Le coup part, et Paulette tombe morte sur la scène.

Coup de Soleil

CONTES DRAMATIQUES

—Baïonnette ... On! en joue!

Au Sénégal, à trois heures du soir, par quarante-huit degrés centigrades, à l'ombre, les " punis " du bataillon de discipline, face au grand mur blanc du gourbi, faisaient le peloton de chasse en plein soleil.

Et quand c'était au tour de l'adjudant Vidrequin, dit Vieux Requin, de surveiller les hommes punis, toujours il commandait: Baïonnette.. On! en Joue! et il prenait un plaisir satanique à laisser les malheureux dans cette pénible position du tireur debout, sous le soleil ardent face au grand mur blanc du gourbi.

Ce jour-là, le disciplinaire Forestier s'était, dans le silo où il avait passé la nuit, réveillé de méchante humeur. Ce Parisien — cinq ou six fois, durant son adolescence, condamné de droit commun, — commençait à en avoir assez des bataillons de discipline et à maintes et maintes reprises, il avait déclaré:

—Je finirai par faire un sale coup. Vieux Requin m'en veut. Vieux Requin me cherche. Le jour où il me trouvera Vieux Requin s'en ira.

Forestier, pourtant, exécuta le commandement. Mais après quelques minutes écoulées, il arriva que l'extrémité du canon de son fusil baissa sensiblement de sorte que sa baïonnette semblait plutôt menacer la terre que le milieu du grand mur blanc du gourbi.

Forestier je vous double votre peine de silo, fit la voix enrouée de l'adjudant Vidrequin. Relevez l'arme!

—M'avez-vous entendu, s'exclama le sous officier avec un juron.

Forestier restait aussi immobile que le grand mur blanc du gourbi.

—Oh! oh! fit l'adjudant en riant de la rebellion, de l'indiscipline?....

Il mit ostensiblement la main sur la crosse de son revolver et s'approcha du peloton de chasse.

On vit alors un homme faire volte-face, bondir hors du rang avec un bond de panthère et avant que l'adjudant ait pu sortir son revolver de sa gaine, un furieux coup de pointe, lancé à pleins bras, l'arme renversée au-dessus de la tête, l'atteignait à la hauteur de la poitrine, labourant sa tunique, trouant son pantalon.

Vieux Requin se vit perdu. Il se laissa choir en arrière, criant d'une voix éteinte:

—A moi! les amis!

Forestier, croyant l'avoir tué, jeta loin de lui son fusil et dit simplement:

—Maintenant, mon compte est bon!

Dans la cellule du gourbi où on l'avait cadenassé, Forestier, maintenant, pleurait. Il pleurait, non parce qu'il avait peur de la mort, mais parce qu'il pensait à sa vieille mère, qui, dans quelques jours apprendrait par un mot laconique du ministère de la guerre que son bon fieu, était tombé là-bas, sous les douze balles du peloton d'exécution.

La porte de la cellule s'ouvrit et dans l'encadrement, le disciplinaire aperçut la silhouette de son lieutenant qui entrait, les mains dans les poches, fumant un cigare, sans sabre, sans revolver.

Alors, Forestier refoula ses sanglots, d'un revers de manche, sécha ses larmes et à pleine voix entonna ce couplet de la vieille chanson française:

Là-haut, dans les prés verts
J'ai tué mon capitaine.
Mon capitaine est mort
Et moi, je vis t'encor,
Mais dans deux ou trois jours
Ce sera t'a mon tour.

—Alors, ça ne va pas mieux, mon pauvre Forestier, fit très calme, entre deux bouffées de tabac, le lieutenant de la Guerittais.

L'autre eut un grincement de dents, un haussement d'épaules, et tout en s'allongeant sur la planche qui figurait un vague lit de camp, parla, plutôt qu'il ne chanta, son second couplet.

Celui qui me tuera
Sera mon camarade.
Il me bandera les yeux
Avec son grand mouchoir bleu
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

L'officier fumait toujours; le disciplinaire s'arrangeait pour dormir.

—Voyons, Forestier, avez vous donc oublié les principes les plus élémentaires de la discipline? Debout! C'est votre lieutenant qui commande.

Les dents serrées, Forestier ricana:

—Vous êtes trop pressé, mon lieutenant. Attendez encore un peu, quelques jours, quelques heures, peut-être, et sur le glacis, là-bas, après le coup de grâce, vous pourrez alors commander " Debout! " et il y a tout à parier que vous me porterez le motif: Refus d'obéissance.

—En voilà assez. Je ne suis pas venu ici pour plaisanter.

—Non, c'est vrai. Vous êtes venu pour vous moquer d'un moribond, pour rire de sa souffrance; pour vous repaître de sa douleur. Lieutenant de la Guerrittais, votre conduite est celle des hyènes et des chacals qui n'osent s'attaquer aux vivants et se vengent sur les cadavres. Aujourd'hui, je puis vous dire ce que je pense: Eh bien, voulez-vous mon opinion franche et sincère? La voici. Vous êtes un lâche mon lieutenant!

M. de la Guerittais pâlit légèrement. Il marcha sur Forestier qui s'attendant à une attaque, s'était levé et mis sur la défensive, les poings serrés à la hauteur de la poitrine.

Le lieutenant reprit, avec un soupir, se répétant:

—Allons, je vois que ça ne va pas mieux. J'aurais pourtant voulu vous éviter la douche. Tant pis pour vous.

Puis s'accotant presque au disciplinaire:

—Appuyez-vous sur mon épaule et suivez-moi.

L'homme grinça encore.

—Laissez-moi mourir tranquille!

—Voyons! Allez-vous me forcer à appeler la garde et à vous faire coller la camisole de force?

—La camisole? ... Pourquoi pas tout de suite la crapaudine?

- Parce que la camisole de force est la seule tenue qui convient aux fous furieux de votre espèce.

—Moi? Moi! Je suis fou?.....

—Mon ami, vous avez eu, au peloton de chasse un coup de soleil qui est devenu un coup de folie. Comprenez-moi bien. Pendant un instant, vous avez été fou et, par suite, irresponsable. Tout le monde est d'accord à ce sujet et le rapport de l'adjudant Vidrequin, qui a failli être votre victime, est formel. Le colonel sait tout et c'est lui qui m'a désigné pour vous conduire à l'infirmerie. Allez, oust, par le flanc droit!

—Je vous jure, mon lieutenant..

—Ah ça! Voudriez-vous me faire mentir? Mon rapport est fait et j'ai conclu à l'insolation.

Cette fois, Forestier avait compris. A nouveau, il pleura sans prendre la peine d'essuyer ses larmes et s'appuyant sur le bras de son lieutenant, cet homme qui, crânement et sans sourciller avait marché à la mort, s'avança vers la vie en tremblant, en titubant.

Sur le seuil de l'infirmerie, il serra la main tendue de M. de la Guerittais, et péniblement, entre deux hoquets, articula:

—Merci, mon lieutenant.

Extrait du rapport:

" Cité à l'ordre du jour de la colonne d'expédition et proposé pour la médaille militaire:

" Le spahi Forestier.

" Motif: A reçu six blessures, dont une très grave en dégageant le lieutenant de la Guerittais tombé dans une embuscade tendue par les Marocains "